

TRENTE SECONDES POUR CREVER

Marcus V.



Trente Secondes Pour Crever

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : 03:55 : Le Terminus	4
Chapitre 2 : La Grille Verrouillée	10
Chapitre 3 : Le Rat de Service	17
Chapitre 4 : Cartographie du Plomb	23
Chapitre 5 : L'Origine du Calibre	30
Chapitre 6 : L'Ascension Vibrante	38
Chapitre 7 : Le Syndrome de 2012	43
Chapitre 8 : Le Bouclier de Nylon	47
Chapitre 9 : Épuisement Traumatique	52
Chapitre 10 : L'Angle Mort	56
Chapitre 11 : La Onzième Balle	60
Chapitre 12 : Le Choc des Métaux	64
Chapitre 13 : L'Inversion du Percuteur	67
Chapitre 14 : 04:03 : Le Silence	71

Chapitre 1

03:55 : Le Terminus

03:55.

Keller ouvre les yeux.

Son front repose sur le zinc du bar.

La surface est collante.

Une odeur de javel agresse ses sinus.

La bière éventée sature l'air ambiant.

Il redresse le buste avec lenteur.

Ses vertèbres cervicales produisent un craquement sec.

La salle du Terminus est déserte.

Les chaises reposent, pieds en l'air, sur les tables en Formica.

Une horloge à quartz est fixée au-dessus des bouteilles.

L'aiguille des secondes saccade.

Le mécanisme émet un clic métallique à chaque mouvement.

Keller porte la main à sa poitrine.

Ses doigts tâtent le coton de sa chemise.

Le tissu est rigide.

Une tache sombre et circulaire durcit les fibres.

C'est du sang séché.

La plaie a disparu.

La peau sous le vêtement est intacte.

La douleur résiduelle pulse encore dans ses nerfs.

Il inspire une bouffée d'air vicié.

Ses poumons se déploient sans encombre.

Il dispose de sept minutes.

Il se lève.
Ses bottes de cuir grincent sur le carrelage fendu.
Le comptoir est parsemé de ronds de verre humides.
Keller contourne un seau d'eau grise.
Une serpillière gît sur le sol comme un animal mort.
Il atteint la porte de sortie.
La poignée en laiton est froide.
Il appuie sur le loquet.
Le battant s'ouvre sur l'obscurité.
L'air extérieur affiche douze degrés Celsius.
L'humidité plaque ses cheveux sur son crâne.
Il franchit le seuil.
La porte se referme derrière lui avec un bruit sourd.

La ruelle du Gasoil s'étend sur cinquante mètres.
Le béton est poreux et fissuré.
Des flaques d'huile irisées reflètent la lumière jaune.
Un éclairage au sodium grésille à cinquante hertz.
Les murs de briques rouges sont couverts de suie.
Keller avance au centre du passage.
Ses pas résonnent contre les parois étroites.
Il compte les secondes dans sa tête.
Une. Deux. Trois.
Il connaît le rythme.
À gauche, des bennes à ordures débordent de cartons mouillés.
L'odeur de décomposition est chimique.
Il s'arrête devant un conduit d'aération.
De la vapeur s'échappe de la grille métallique.
Le souffle chaud sent le graillon et le métal brûlé.

Il vérifie sa montre.

03:57.

Le temps s'écoule avec une régularité de métronome.

Keller palpe ses poches.

Il ne possède aucune arme.

Ses mains sont vides.

Ses phalanges sont calleuses.

Le cartilage de son nez est dévié vers la droite.

Il expire une colonne de buée blanche.

Ses yeux balayent les structures métalliques au-dessus de lui.

L'escalier de secours est ancré dans la brique.

Les marches en fer sont rongées par l'oxydation.

Le métal est noir.

Il cherche une silhouette.

Le vide répond à son regard.

Il reprend sa marche.

Ses muscles sont contractés.

L'adrénaline modifie sa perception du son.

Il entend le goutte-à-goutte d'une gouttière percée.

L'eau frappe une boîte de conserve vide.

Le bruit est aigu.

Il atteint la grille en fer forgé.

La sortie est verrouillée par une chaîne épaisse.

Les maillons sont soudés par la rouille.

Il n'y a pas d'issue.

Keller fait demi-tour.

Il se place exactement au centre de la zone d'impact.

Le bitume est plus sombre à cet endroit.

La tache de son propre sang n'est pas encore là.

Elle attend.

03:59.

Un bruit de nylon froissé provient de l'ombre.

Vargas émerge d'un renforcement.

Il porte un coupe-vent sombre.

Ses yeux sont injectés de sang.

Il mâche un chewing-gum à la menthe.

L'odeur de tabac froid l'accompagne.

Vargas ne regarde pas Keller.

Il regarde sa montre.

Son tic nerveux agite sa paupière gauche.

Il sort un briquet de sa poche.

La flamme danse un instant.

Il allume une cigarette sans filtre.

La fumée stagne dans l'air immobile.

Vargas recule dans l'obscurité.

Il ne dit rien.

Il est le témoin payé pour voir.

Keller serre les poings.

Ses ongles s'enfoncent dans ses paumes.

Il fixe le troisième palier de l'escalier de secours.

L'Ombre est là.

Une masse noire se découpe contre le ciel gris.

Le tireur est agenouillé.

Il utilise le garde-corps comme appui.

Le canon d'un Sig Sauer dépasse de la structure.

L'acier est mat.

Il n'y a aucun reflet.

Le tireur porte des gants en cuir fin.

Il ajuste sa visée.

Keller ne cherche pas à se mettre à l'abri.

Il observe la mécanique du geste.
L'épaule du tireur se bloque.
L'index se pose sur la queue de détente.

04:01.

Le silence devient compact.
Keller sent les battements de son cœur.
Le muscle pompe le sang avec force.
Quatre-vingts battements par minute.
La pression artérielle monte.
Il fixe le point noir du canon.
Il veut mémoriser la trajectoire exacte.
La balle va parcourir quinze mètres.
Elle va traverser l'air froid.
Elle va rencontrer la résistance de sa chemise.
Puis celle de sa peau.
Puis celle de son os.

04:02.

Le percuteur frappe l'amorce.
La poudre s'enflamme instantanément.
Les gaz se dilatent dans la chambre.
L'ogive de 9mm est propulsée dans le canon rayé.
Elle entame sa rotation.
La détonation claque entre les murs de la ruelle.
Le son est sec.
Bref.
Keller reçoit le choc.
L'impact se situe deux centimètres sous le sternum.
L'énergie cinétique le soulève.
Ses pieds quittent le bitume.

Il est projeté vers l'arrière.
Ses poumons se vident d'un coup.
L'air est remplacé par une chaleur liquide.

Il percute le sol.
L'arrière de son crâne frappe le béton.
Le choc produit un son sourd.
Sa vision se fragmente en pixels sombres.
Le ciel gris devient noir.
Il essaie d'inspirer.
Le diaphragme est bloqué.
Le sang remonte dans sa trachée.
Il a le goût du cuivre et du sel.
Le liquide sature ses bronches.
Il gargouille.
Sa main droite gratte le goudron.
Ses doigts cherchent une prise inexistante.
Le froid gagne ses extrémités.
La température de son corps chute.
Le cœur ralentit.
Il rate un battement.
Puis deux.
Le système s'arrête.
L'obscurité est totale.

03:55.

Keller ouvre les yeux.
Son front repose sur le zinc du bar.
La surface est collante.
L'odeur de javel agresse ses sinus.

Chapitre 2

La Grille Verrouillée

03:55.

Keller relève la tête.

Le zinc du bar colle à sa tempe.

Une tache de sang marque la surface métallique.

Le liquide est encore chaud.

C'est son sang.

Celui de la minute précédente.

Celui de la mort d'avant.

Keller palpe son thorax.

Le tissu de la chemise est déchiré.

Les fibres sont brûlées sur les bords.

Sous le coton, la peau est lisse.

L'os est intact.

La douleur est une rémanence.

Une onde de choc résiduelle dans les nerfs.

Il respire.

L'air a un goût de poussière et de vieux tabac.

Il se lève.

Ses genoux craquent.

Le tabouret bascule.

Le bois frappe le sol avec un bruit sec.

Personne ne bouge dans le bar.

Le barman essuie un verre sale.

Son geste est mécanique.

Keller sort.

03:56.

La porte pivote sur ses gonds rouillés.
Le froid de la nuit frappe son visage.
Il est dans la ruelle du Gasoil.
Le sol est un mélange de goudron et d'huile.
Des flaques irisées reflètent les lampes à sodium.
L'éclairage jaune grésille à 50 hertz.
Le son est une scie dans son crâne.
Keller ne regarde pas en arrière.
Il connaît la topographie.
À gauche, des bennes à ordures débordent.
À droite, un mur de briques aveugle.
Il commence à courir.
Ses bottes de cuir frappent le bitume.
Le rythme est régulier.
Un-deux. Un-deux.
L'acide lactique brûle déjà ses mollets.
Son cœur monte en régime.
Quatre-vingts battements par minute.
Cent dix battements par minute.
Il doit atteindre la sortie.

03:57.

Le souffle de Keller devient court.
Ses poumons cherchent l'oxygène.
L'air froid irrite ses bronches.
Il dépasse les caisses de bois empilées.
L'odeur de décomposition est forte.
Il évite une flaque de gasoil.
Ses pieds glissent sur le sol gras.

Il rétablit son équilibre.
Ses mains touchent le mur de briques.
La texture est abrasive.
Il perd quelques millimètres de peau.
Il ne s'arrête pas.
Le temps est une ressource finie.
Quatre cent vingt secondes au total.
Il en a déjà consommé cent vingt.
La trajectoire est rectiligne.
Il vise le fond de la ruelle.

03:58.

La grille apparaît dans le halo jaune.
C'est un ouvrage en fer forgé.
Deux battants de deux mètres de haut.
Les pointes supérieures sont des lances.
La rouille a mangé le métal par endroits.
Keller accélère.
Ses muscles se tendent.
Il arrive à la hauteur de l'obstacle.
Il lance ses mains en avant.
Le contact est brutal.
Le fer est glacé.
Il saisit les barreaux.
Il tire de toutes ses forces.
La grille ne bouge pas.
Un bruit de chaîne résonne.
Le métal contre le métal.
Un son lourd. Définitif.

03:59.

Keller examine le verrouillage.
Une chaîne en acier cémenté entoure les montants.
Les maillons font dix millimètres d'épaisseur.
Le cadenas est un bloc de chrome.
Marque Abloy.
Série industrielle.
La serrure est protégée par une plaque de garde.
Keller n'a pas de clé.
Il n'a pas de coupe-boulon.
Il secoue l'ensemble.
Le vacarme emplit la ruelle.
C'est inutile.
La structure est ancrée dans le béton.
Les gonds sont soudés au cadre.
Il regarde à travers les barreaux.
La rue principale est à dix mètres.
Les voitures passent au loin.
Des lumières blanches et rouges.
La liberté est un spectre visuel.
Il est dans la cage.

04:00.

Keller lâche la grille.
Ses paumes sont rouges.
La rouille a laissé des traces brunes sur sa peau.
Il se retourne.
Il fait face à la ruelle.
Ses yeux scannent les hauteurs.
Il cherche l'origine de la menace.
L'escalier de secours est là.
À vingt mètres.

Structure métallique fixée au bâtiment C.
L'ombre est au troisième palier.
Une silhouette sombre contre le ciel gris.
Le tireur est en position.
Il utilise un appui sur la rambarde.
Le canon du fusil dépasse du garde-corps.
C'est un calibre 9mm.
Munition à haute vitesse.
Keller voit le mouvement du bras.
Le tireur ajuste sa lunette.
Le réticule est sur son sternum.

04:01.

Keller ne court plus.
La fuite est une erreur de calcul.
La grille est un cul-de-sac.
Il observe l'Ombre.
Le tireur porte des gants en cuir noir.
Son index repose sur la queue de détente.
La pression nécessaire est de deux kilos.
Le mécanisme est huilé.
Le percuteur est armé.
Keller écarte les bras.
Il expose sa poitrine.
Il veut voir le visage.
La distance est trop grande.
La lumière des lampes à sodium est insuffisante.
Il voit seulement le tic nerveux de l'œil gauche.
Non.
C'est une illusion de sa mémoire.
Le tireur est une machine.

Le tireur est un métronome.
Keller compte les secondes.
Dix.
Neuf.
Huit.
Son cœur cogne contre ses côtes.
Le muscle cardiaque fatigue.
Le stress dilate ses pupilles.

04:02.

L'index du tireur se contracte.
La gâchette libère le chien.
Le percuteur frappe l'amorce de la cartouche.
Le fulminate de mercure détonne.
La poudre brûle instantanément.
La pression des gaz augmente.
L'ogive de plomb chemisée de cuivre se détache.
Elle s'engage dans les rayures du canon.
Elle prend un mouvement de rotation.
Elle sort du frein de bouche.
La détonation claque.
Le son rebondit sur les murs de briques.
Keller reçoit l'impact.
La balle frappe le cartilage costal.
L'os éclate en fragments acérés.
Le projectile traverse le lobe inférieur du poumon droit.
Il sectionne l'artère pulmonaire.
L'énergie cinétique broie les tissus.
Keller est projeté contre la grille.
Le fer froid soutient son dos un instant.
Puis il glisse.

Ses talons raclent le bitume.
Il s'effondre sur le côté.
Le sang inonde sa cage thoracique.
La chaleur liquide envahit ses bronches.
Il essaie d'expulser le fluide.
Une écume rouge sort de sa bouche.
Sa vision se brouille.
Le jaune des lampes devient blanc.
Puis noir.
Le système s'éteint.

03:55.

Keller ouvre les yeux.
Son front repose sur le zinc du bar.
La surface est collante.
L'odeur de javel agresse ses sinus.

Chapitre 3

Le Rat de Service

03:55.

Keller décolle sa joue du zinc.

La surface est froide.

Une pellicule de condensation couvre le métal.

Il redresse son buste.

Ses vertèbres craquent une à une.

Il porte la main à son sternum.

Le tissu de la chemise est sec.

La peau est lisse sous les doigts.

La douleur fantôme irradie encore dans ses côtes.

Il connaît la sensation du plomb déchirant les chairs.

Il connaît le goût du sang dans la trachée.

Le chronomètre mental s'enclenche.

Sept minutes.

Keller se lève du tabouret.

Le cuir craquelle sous son poids.

Il laisse un billet de dix dollars sur le bar.

Le barman ne lève pas les yeux.

Keller pousse la porte pivotante.

L'air de la rue sature ses poumons.

L'humidité pèse sur ses épaules.

Il marche sur le trottoir fissuré.

Ses bottes de cuir frappent le béton.

Le son est mat.

Il tourne à l'angle de la troisième avenue.

La Ruelle du Gasoil est là.
Une saignée sombre entre deux blocs de briques.
L'éclairage public grésille à une fréquence de 50 hertz.
La lumière est jaune.
Elle plaque des ombres obliques sur le sol.
Keller s'arrête à l'entrée du renforcement.
Il observe les volumes.
Une silhouette se détache près des bennes à ordures.
L'homme porte une veste en nylon bleu.
Le tissu brille sous la lampe.
C'est Vargas.
Le rat de service.
Vargas fouille dans ses poches.
Ses mouvements sont saccadés.
Il sort un paquet de cigarettes froissé.
Il en tire une.
Il l'allume avec un briquet jetable.
La flamme éclaire son visage une seconde.
Le tic de son œil gauche est visible.
La paupière bat comme une aile de mouche.
Keller s'avance.
Il ne cherche pas à se cacher.
Le bruit de ses pas alerte Vargas.
L'indicateur sursaute.
Il rejette une bouffée de fumée grise.
L'odeur arrive jusqu'à Keller.
Tabac brun. Menthe forte.
C'est l'odeur de la trahison.
Vargas tente un sourire.
Ses dents sont jaunes.
Il recule d'un pas.

Ses talons butent contre une caisse en bois.
Keller réduit la distance.
Il mesure un mètre quatre-vingt-cinq.
Vargas rend dix centimètres.
Keller saisit le poignet droit de Vargas.
Sa main est une pince d'acier.
Le nylon de la veste crisse sous la pression.
Vargas lâche sa cigarette.
Elle tombe dans une flaque d'huile.
Le tison s'éteint avec un sifflement bref.
Keller tord le poignet vers l'extérieur.
Le radius et l'ulna se chevauchent.
Le cartilage proteste.
Vargas gémit.
Sa respiration devient courte.
Il dégage une odeur de sueur acide.
Keller approche son visage de celui du rat.
Il voit les pores dilatés sur le nez de Vargas.
Il voit la pupille dilatée par la peur.
"Qui tire ?" demande Keller.
Sa voix est un râpe sur du métal.
Vargas secoue la tête.
Keller augmente la torsion de quinze degrés.
Un craquement sec résonne dans la ruelle.
Vargas s'affaisse sur ses genoux.
Keller le maintient debout par le poignet broyé.
"Parle," ordonne Keller.
Vargas ouvre la bouche.
Sa salive est épaisse.
"Je ne sais pas son nom," crache Vargas.
Keller serre davantage.

Les os de la main de Vargas se compriment.
"Il paye bien," halète Vargas.
Il lèche ses lèvres sèches.
"Il paye à la munition," ajoute-t-il.
Keller fronce les sourcils.
"Explique."
Vargas ferme les yeux.
La douleur modifie son rythme cardiaque.
"Une commission," dit Vargas.
"Je touche dix pour cent sur chaque balle."
"Du 9mm Parabellum."
"C'est le contrat."
Keller relâche la pression d'un millimètre.
"Pourquoi moi ?"
Vargas tremble de tout son corps.
Le nylon de sa veste produit un bruit de frottement continu.
"Tu es la cible," répond Vargas.
"Il veut voir l'effet du plomb sur toi."
"Il veut répéter le geste."
Keller regarde l'escalier de secours au fond.
L'Ombre doit être là-haut.
Le tireur attend son signal.
Le chronomètre indique 03:59.
Trois minutes avant l'impact.
Keller lâche le poignet de Vargas.
L'homme s'effondre sur le bitume.
Il berce sa main blessée contre son torse.
Il pleure sans bruit.
Keller regarde ses propres mains.
Elles sont stables.
Il a chargé ces balles lui-même.

Il se souvient du poids des ogives.
Il se souvient de la poudre pesée au milligramme.
Le piège est une mécanique parfaite.
Vargas rampe vers l'obscurité.
Keller ne le retient pas.
Le rat n'est qu'un rouage.
Le problème est en haut.
Keller lève les yeux vers les barreaux de fer.
La structure métallique est rouillée.
Elle grimpe le long du mur de briques sombres.
Le tireur est en position.
Il vérifie sa lunette.
Il ajuste sa dérive.
Keller sent le regard du tireur sur sa nuque.
C'est une sensation physique.
Un poids entre les omoplates.
Il reste deux minutes quarante.
Le sang de la boucle précédente tache encore son esprit.
Keller ramasse la cigarette de Vargas.
Il l'écrase sous sa semelle.
Il se dirige vers l'escalier.
Chaque pas est calculé.
Chaque seconde est une ressource.
Il doit atteindre le premier palier.
Il doit briser la trajectoire du projectile.
Le vent s'engouffre dans la ruelle.
Il déplace des journaux sales sur le sol.
Le bruit est celui d'ailes de corbeaux.
Keller saisit le premier barreau de l'échelle.
Le métal est froid.
Il est rugueux.

Il commence l'ascension.
Ses muscles se contractent avec précision.
Il ne ressent pas la fatigue.
Il est une machine en phase de test.
Vargas a disparu dans l'ombre des bennes.
L'odeur de tabac s'estompe.
L'odeur du gasoil prend le dessus.
Keller grimpe.
Le premier palier est à quatre mètres.
Le tireur est trois niveaux plus haut.
La boucle se resserre.
Le temps se contracte.
04:01.
Soixante secondes avant la fin.
Keller atteint la plateforme métallique.
Il se plaque contre le mur.
Il attend le déclic du percuteur.
Il attend le flash de la bouche de feu.
Le cycle doit être rompu.
Le plomb ne doit pas toucher l'os.
Keller retient son souffle.
Le silence est total.
La ville s'est tue.
Seul le grésillement du néon persiste.
Le doigt de l'Ombre presse la détente.
La mécanique s'anime.
L'amorce explose.
Le cycle recommence.

Chapitre 4

Cartographie du Plomb

03:55.

Le bitume froid percute la joue droite de Keller.
L'odeur du gasoil sature ses narines.
Ses yeux s'ouvrent sur une flaque d'huile irisée.
Le liquide reflète une lumière jaune et sale.
Le tube fluorescent au-dessus de lui grésille.
Il émet un sifflement à haute fréquence.
Keller se redresse sur les coudes.
Ses muscles pectoraux hurlent.
La douleur est une brûlure fantôme sous la peau.
Le projectile de la boucle précédente a laissé une trace.
Une tache de sang sombre macule sa chemise.
Le tissu est rigide.
Le sang est déjà froid.
C'est le sang d'un homme mort il y a sept minutes.
Keller se lève.
Il stabilise ses appuis sur le sol glissant.
Ses bottes en cuir craquent.
Il ne regarde pas autour de lui.
Il connaît chaque centimètre de cette ruelle.
Il connaît la position de chaque benne à ordures.
Il connaît l'emplacement de chaque débris de verre.
C'est la quatrième itération.
Le temps est une ressource comptée.
420 secondes.

Le compte à rebours commence dans sa tête.
Il se place sous la lampe à décharge.
Il reste immobile.
Ses bras pendent le long du corps.
Ses mains sont calleuses.
Ses jointures sont blanchies par la tension.
Il observe la benne à ordures devant lui.
L'acier est couvert d'une peinture verte écaillée.
La rouille ronge les coins inférieurs.
Keller attend.
Le silence de la zone industrielle est lourd.
Un ventilateur tourne loin dans les étages.
Le son est un battement de cœur mécanique.
03:57.
Vargas n'est pas encore là.
Le rat de service attend dans l'ombre.
Keller ignore Vargas pour l'instant.
Il se concentre sur la trajectoire.
Il visualise la ligne droite entre le tireur et lui.
Il se souvient de l'impact précédent.
Le plomb avait déchiré le sternum.
La balle était entrée avec un angle de trente degrés.
Il cherche le point d'impact sur la benne.
Il le trouve.
Un creux net dans le métal.
Le projectile a ricoché ici lors de la deuxième boucle.
Keller s'approche du conteneur.
Il pose un doigt sur la marque.
Le métal est froid.
Il y a des traces de plomb grisâtre.
Il aligne son regard avec l'impact.

Il remonte la ligne invisible.
Ses yeux parcourent la façade de briques rouges.
Il scanne les fenêtres condamnées.
Il s'arrête sur l'escalier de secours.
Le métal noir se détache sur le ciel sombre.
L'escalier est fixé à la paroi par des boulons massifs.
Il compte les paliers.
Un. Deux. Trois.
Le tireur se tient sur la plateforme supérieure.
La hauteur est de quinze mètres exactement.
La distance horizontale est de vingt-deux mètres.
C'est un tir de précision en milieu urbain.
Le tireur utilise l'angle mort créé par le tube fluorescent.
La lumière aveugle la cible.
L'Ombre reste dans le noir complet.
Keller recule de deux pas.
Il change sa position de quelques centimètres.
Il veut voir le flash de départ.
Il veut identifier l'arme.
Le bruit de la détonation est étouffé par un silencieux.
C'est un claquement sec.
Une rupture de l'air.
03:59.
Une silhouette bouge sur le troisième palier.
Le nylon d'une veste crisse dans le lointain.
C'est Vargas.
Le rat approche par l'entrée de la ruelle.
Il sent le tabac froid et la menthe.
Keller ne tourne pas la tête.
Il reste focalisé sur l'escalier de secours.
Il voit un mouvement métallique là-haut.

Un reflet fugace sur un canon d'acier.
L'arme est longue.
Probablement un pistolet à canon allongé.
Ou une carabine compacte de calibre 9mm.
Keller a chargé ce chargeur.
Il se rappelle le poids de la boîte de munitions.
C'étaient des balles à tête creuse.
Conçues pour l'expansion maximale.
Conçues pour briser l'os et déchirer les organes.
Il a lui-même vérifié l'amorce de chaque cartouche.
La trahison a un goût de cuivre.
04:00.
Vargas s'arrête à dix mètres.
Il ne voit pas Keller dans la zone d'ombre.
Le rat cherche sa proie.
Il porte une main à son œil gauche.
Le tic nerveux agite sa paupière.
Keller observe le tireur là-haut.
L'Ombre ajuste sa position.
Le tireur pose un genou à terre.
Il stabilise son coude sur la rambarde.
La rambarde est en fer forgé.
Elle vibre légèrement sous le poids.
Keller note chaque détail.
Il cartographie le danger.
Il mémorise la séquence de tir.
Le tireur prend une inspiration.
Il bloque sa respiration.
Le doigt index se pose sur la queue de détente.
La pression est constante.
Keller sent la tension monter dans la ruelle.

L'air devient dense.

Le grésillement de la lampe s'intensifie.

Le courant circule dans les câbles au-dessus.

04:01.

Keller se déplace brusquement vers la gauche.

Il veut forcer le tireur à corriger sa visée.

Il veut voir la vitesse de réaction de l'Ombre.

Le tireur pivote avec une fluidité de machine.

Le canon suit le mouvement de Keller.

La précision est absolue.

L'Ombre ne commet aucune erreur de parallaxe.

Le tireur anticipe le déplacement.

Keller s'arrête net.

Il est maintenant dos à la grille rouillée.

La sortie est bloquée.

Le fer forgé est froid contre ses omoplates.

Il est pris au piège par le décor.

Il regarde l'escalier de secours une dernière fois.

Il voit le percuteur reculer.

La mécanique interne de l'arme s'active.

Le ressort se comprime.

L'acier glisse contre l'acier.

La lubrification est parfaite.

Aucun frottement inutile.

C'est un travail de professionnel.

04:02.

Le flash de bouche est une brève ponctuation blanche.

Le projectile quitte le canon à 380 mètres par seconde.

Le son arrive une fraction de seconde plus tard.

Un "clac" métallique.

La balle déchire l'air de la ruelle.

Keller ne cherche pas à l'éviter.
Il observe la trajectoire.
Le plomb siffle près de son oreille gauche.
Il frappe la grille derrière lui.
Le choc produit une note claire.
Le métal vibre.
Un éclat de peinture saute et griffe la joue de Keller.
Le tireur réajuste instantanément.
Le deuxième tir est déjà en route.
Celui-ci est le bon.
Keller sent l'impact dans le haut de l'épaule.
La force cinétique le projette contre la grille.
L'os craque sous le choc.
La douleur est une décharge de haute tension.
Il tombe à genoux.
Le sang chaud commence à couler sous sa chemise.
Il regarde le sol.
Il voit la douille éjectée tomber de l'escalier.
Elle rebondit sur les marches métalliques.
Le son est un tintement régulier.
Un. Deux. Trois.
La douille finit sa course dans une flaque d'huile.
Keller mémorise l'emplacement exact.
Il a besoin de cette douille pour la prochaine boucle.
Elle contient les empreintes du perceur.
Elle contient l'ADN de sa propre mort.
Sa vision se trouble.
Le tube fluorescent devient une ligne floue.
Le jaune envahit tout l'espace.
Vargas s'approche en courant.
Ses semelles de nylon font un bruit de succion sur le bitume.

Le rat a un sourire nerveux.
Il regarde Keller s'effondrer.
Le cœur de Keller ralentit.
Le rythme devient erratique.
Le traumatisme est trop lourd.
Le système nerveux sature.
L'obscurité gagne les bords de son champ de vision.
Le froid revient.
C'est le froid de la fin du cycle.
Keller ferme les yeux.
Il compte les dernières pulsations.
Trois.
Deux.
Un.
Le noir total.
Le silence revient dans la ruelle du gasoil.
La boucle se referme sur elle-même.
La plaie temporelle se rouvre.
03:55.

Chapitre 5

L'Origine du Calibre

03:55.

Le goudron colle à sa joue droite.
L'odeur de gasoil brûlé sature ses sinus.
Keller ouvre les paupières.
Ses pupilles se rétractent violemment.
La lumière jaune du tube fluorescent grésille.
Le son est un bourdonnement de cinquante hertz.
Il est sec.
Il est métallique.
Keller se redresse sur ses mains calleuses.
Ses paumes sont noires de graisse.
Il sent la rugosité du bitume poreux.
Chaque grain de roche entame sa peau.
Son thorax le brûle.
C'est une douleur fantôme.
Le projectile de la quatrième boucle n'est plus là.
La chair est refermée.
La chemise est pourtant poisseuse.
Le sang séché forme une croûte rigide.
Le tissu craque quand il bouge.
Il a sept minutes.
Quatre cent vingt secondes de sursis.
Keller rampe vers la flaque d'huile irisée.
Le liquide reflète des couleurs de pétrole.
Il plonge ses doigts dans l'eau noire.

Le froid du liquide saisit ses articulations.
Il cherche l'objet.
Le métal glisse sous ses phalanges.
Il saisit le cylindre de laiton.
C'est une douille de 9mm Parabellum.
Elle est encore tiède dans sa paume.
Il l'essuie contre sa cuisse.
Le geste est précis.
Il est mécanique.
Keller approche l'objet de la source lumineuse.
Il plisse les yeux.
Son nez cassé le gêne pour respirer.
Il souffle par la bouche.
L'air est chargé d'humidité et de suie.
Il examine le culot de la munition.
Le marquage est frappé dans le métal.
Il voit les lettres.
Il voit les chiffres.
Une petite encoche marque le bord droit.
C'est un défaut d'usinage.
Une bavure de la presse hydraulique.
Keller sent un poids dans son estomac.
Ce n'est pas de la peur.
C'est une certitude technique.
Il connaît cette presse.
Il connaît ce défaut.
Il a passé l'hiver 2012 dans un atelier clandestin.
L'endroit sentait l'huile de coupe et le fer.
Le tour tournait à deux mille tours.
Le copeau de laiton s'enroulait comme un ruban.
La pointe en carbure mordait la matière.

Keller surveillait le vernier avec attention.
La précision se jouait au micron près.
Le liquide de refroidissement coulait en continu.
C'était une substance laiteuse et grasse.
Elle emportait la chaleur du frottement.
Il avait usiné ce lot de cent cinquante douilles.
Il avait poli chaque culot à la laine d'acier.
Le tampon laissait des micro-rayures circulaires.
Ces rayures sont là.
Elles brillent sous la lampe jaune.
Elles forment sa signature.
Keller serre le poing sur le laiton.
Le métal s'enfonce dans sa chair.
Il a fabriqué la balle qui le tue.
Le secret remonte à la surface.
Il est amer comme le plomb.
03:57.
Un bruit de frottement retentit au fond.
Le nylon crisse contre le mur de briques.
Vargas sort de la zone d'ombre.
Sa silhouette est nerveuse.
Il porte un blouson de sport bon marché.
L'odeur de tabac froid arrive avant lui.
Une pointe de menthe chimique l'accompagne.
Vargas mâche un chewing-gum avec frénésie.
Son œil gauche tressaute de manière saccadée.
C'est un tic nerveux de naissance.
Le rat regarde sa montre à quartz.
Il ne voit pas Keller dans le renforcement.
Keller reste immobile.
Il contrôle son rythme cardiaque.

Il ralentit sa respiration.
Il devient une partie du décor.
Il est un bloc de béton parmi les autres.
Vargas siffle entre ses dents.
Le son est aigu et désagréable.
Il attend le spectacle.
Il attend sa commission sur le sang.
Keller observe les mains de Vargas.
Elles sont vides.
Vargas n'est pas le tireur.
Il est le chronomètre.
Il est le témoin nécessaire.
03:58.
Keller lève les yeux vers l'escalier de secours.
Le métal est rongé par la rouille.
Les marches forment une grille noire.
L'Ombre est postée sur le troisième palier.
C'est une masse sombre et immobile.
Le tireur porte des gants en cuir fin.
Il tient un pistolet semi-automatique.
Le canon est prolongé par un cylindre.
Un réducteur de son professionnel.
L'Ombre ne bouge pas d'un millimètre.
C'est un métronome de chair.
Il attend le passage de la cible.
Il attend le moment exact du cycle.
Keller analyse l'angle de tir.
Quarante-cinq degrés vers le bas.
La balle doit frapper le haut du sternum.
Elle doit traverser le poumon droit.
Elle doit finir sa course dans le bitume.

C'est une exécution chirurgicale.
Keller se souvient du client de 2012.
L'homme n'avait pas de visage.
Il portait un manteau de laine sombre.
Il avait payé en billets de cinquante.
L'argent sentait la moisissure et la cave.
Il avait demandé des munitions indétectables.
Des charges de poudre réduites.
Des projectiles chemisés de cuivre pur.
Keller avait fait le travail.
Il avait pris l'argent.
Il avait oublié la transaction.
Le passé ne s'oublie pas.
Il se recycle.
03:59.
Le froid s'intensifie dans la ruelle.
L'humidité pénètre les fibres de sa chemise.
Keller se déplace latéralement.
Il évite les zones de lumière directe.
Ses bottes ne font aucun bruit.
Il a appris à marcher sur la pointe.
Il connaît la position de chaque flaque.
Il évite le trou près de la bouche d'égout.
L'eau croupie stagne au fond du conduit.
Des rats grattent le métal des tuyaux.
Le son résonne contre les parois de briques.
La ville est une carcasse vide.
Seule la zone industrielle vibre encore.
Les transformateurs bourdonnent derrière les murs.
Le bruit est une vibration dans ses dents.
04:00.

Vargas jette son chewing-gum au sol.
Il crache une traînée de salive blanche.
Il s'impatiente.
Le rat regarde à nouveau sa montre.
Il ne comprend pas le retard.
La cible devrait déjà être en place.
Keller est à trois mètres de lui.
Il pourrait lui briser la nuque.
Il pourrait lui arracher la gorge.
Il ne le fait pas.
Le cycle doit continuer pour être compris.
Chaque seconde est une donnée technique.
Chaque mouvement est une coordonnée.
Keller observe l'Ombre là-haut.
Le tireur ajuste sa position.
Le métal de l'escalier gémit légèrement.
C'est un bruit de tension mécanique.
L'Ombre expire une bouffée de buée.
Le doigt se pose sur la détente.
Le cuir du gant grince contre le pontet.
04:01.
Le temps se dilate.
Le rythme cardiaque de Keller sature.
Le système nerveux envoie des décharges.
Le cortisol envahit son flux sanguin.
Ses muscles sont des ressorts tendus.
Il sent le goût du fer dans sa bouche.
Il s'est mordu la langue par réflexe.
La douleur est réelle et persistante.
Elle ne s'effacera pas au prochain réveil.
Le corps garde la mémoire du trauma.

Le cœur cogne contre les côtes.
C'est un marteau-pilon dans une forge.
Keller serre la douille dans sa main gauche.
Le laiton est maintenant brûlant.
Il identifie la trajectoire finale.
Le tireur vise le vide.
Il sait que Keller va apparaître.
C'est une certitude mathématique.
Vargas recule de deux pas.
Il se protège les oreilles par habitude.
Le rat ferme les yeux.
Il attend l'impact.
04:02.
Le coup part.
Le son est un claquement sec.
C'est le bruit d'une branche qui casse.
Le plomb déchire l'air froid.
Keller voit l'étincelle à la bouche.
Il plonge vers la grille rouillée.
Le projectile siffle près de son crâne.
Il sent le déplacement d'air sur sa peau.
La balle frappe le mur de briques.
Les éclats de terre cuite volent.
Un fragment lui entaille la joue gauche.
Le sang coule immédiatement.
Il est chaud et salé.
Keller roule sur le sol gras.
Il se réceptionne sur l'épaule.
L'Ombre ne panique pas.
Le tireur corrige sa visée.
Le canon pivote de trois degrés.

Le deuxième coup est instantané.
Le choc est massif.
Le thorax de Keller explose.
La force de l'impact le projette.
Ses poumons se remplissent de liquide.
Il ne peut plus respirer.
Sa vision devient une ligne jaune.
Le tube fluorescent sature tout l'espace.
Vargas s'approche en courant.
Ses semelles de nylon font un bruit de succion.
Le rat sourit nerveusement.
Keller lâche la douille de 9mm.
Elle rebondit sur le bitume.
Un.
Deux.
Trois.
Elle finit sa course dans l'huile.
Le noir envahit les bords du champ.
Le froid de la fin revient.
Le cœur ralentit son battement.
Trois.
Deux.
Un.
Le silence revient dans la ruelle.
La boucle se referme.
La plaie se rouvre.
03:55.

Chapitre 6

L'Ascension Vibrante

03:55.

Le bitume est une surface abrasive.
Keller a la joue contre le gravier froid.
L'odeur de gasoil remplit ses sinus.
Il expire un nuage de vapeur grise.
Ses doigts cherchent le sol humide.
La douleur résiduelle irradie dans son thorax.
La plaie de la cinquième boucle est absente.
Seule la mémoire nerveuse subsiste sous la peau.
Il se redresse sur les coudes.
Le mouvement est lent et méthodique.
Ses vertèbres craquent comme du bois mort.
Le chronomètre mental s'enclenche à zéro.
Sept minutes avant le prochain impact balistique.
Il ajuste sa veste de cuir usée.
Le cuir est rigide sous la pluie fine.
Il regarde ses mains dans la pénombre.
Elles tremblent de fatigue métabolique.
Il serre les poings pour stabiliser les muscles.
La ruelle est un couloir de béton brut.
Les murs de briques sont saturés d'humidité.
L'eau s'écoule par une gouttière percée.
Le son est régulier et métallique.
Un métronome liquide dans le silence urbain.
Keller fait trois pas vers le fond.

Ses bottes écrasent un débris de verre.
Le bruit est net dans l'air immobile.
Il s'arrête et écoute le ronflement urbain.
Au loin, une sirène de police hurle.
Ici, rien ne bouge dans le cul-de-sac.
Vargas est caché derrière les bennes bleues.
Keller ne tourne pas la tête vers lui.
Le rat n'est qu'une variable de décor.
La cible est située en hauteur.
L'escalier de secours en fer forgé attend.
La structure est ancrée dans la brique sombre.
La rouille a mangé les fixations du bas.
Keller connaît la trajectoire de la munition.
Il a cartographié les angles de tir précédents.
Il doit atteindre le premier palier métallique.
Il court vers la carcasse de fer.
Ses poumons pompent l'air chargé de suie.
L'oxygène brûle ses bronches à chaque inspiration.
Il atteint la base de la structure.
Le métal est froid sous ses paumes calleuses.
Il saisit le premier barreau de l'échelle.
Il tire sur ses bras de boxeur.
Le fer vibre sous la tension mécanique.
C'est une vibration basse fréquence et désagréable.
Elle remonte le long de ses os radiaux.
Il pose le pied sur la première marche.
Le métal gémit sous ses quatre-vingt-dix kilos.
Il grimpe avec une rage froide.
Une marche franchie.
Deux marches franchies.
Le rythme cardiaque monte à cent quarante.

Il entend le sang battre ses tempes.
C'est un bruit de tambour sourd et interne.
L'Ombre est postée sur le toit opposé.
Le tireur ne manifeste aucune impatience visible.
Il attend le point de rupture cinétique.
Keller voit le reflet du canon long.
Un éclat d'acier dans l'obscurité totale.
Il accélère son ascension verticale.
Ses muscles se tétanisent sous l'effort anaérobie.
La sixième marche est recouverte de graisse.
Un dépôt d'huile moteur sature le fer.
Son pied droit dérape de trois centimètres.
Il se rattrape à la rampe rouillée.
Le bruit du métal résonne violemment.
C'est le signal attendu par le tireur.
La détonation déchire le silence de minuit.
Le son est sec et sans écho.
Un claquement de fouet à haute vitesse.
La balle de 9mm voyage à grande vitesse.
Elle parcourt la distance en un éclair.
Keller sent l'onde de choc avant l'impact.
Le projectile percute le fémur droit.
L'os éclate sous la force de pénétration.
Les fragments de calcium déchirent les tissus.
L'artère fémorale est sectionnée par le plomb.
Le sang gicle contre le mur froid.
C'est un jet chaud, sombre et rythmé.
La jambe de Keller se dérobe instantanément.
Il n'a plus de support structurel viable.
La gravité reprend ses droits sur lui.
Il bascule en arrière dans le vide.

Son dos frappe le rebord de l'acier.
Il roule sur lui-même sans un cri.
La chute dure une seconde de trop.
L'impact au sol est lourd et définitif.
Il atterrit dans la flaque d'huile irisée.
Le liquide visqueux macule son visage dur.
L'huile a un goût de pétrole brut.
La douleur arrive enfin dans son cerveau.
C'est un incendie localisé dans sa hanche.
Il essaie de bouger sa jambe droite.
Le membre ne répond plus aux impulsions.
Il regarde le ciel noir de la ville.
La pluie lave le sang sur le bitume.
Vargas sort de l'ombre des bennes.
Le nylon de sa veste crisse fort.
Le rat s'approche avec une prudence animale.
Il regarde la blessure ouverte de Keller.
Il ne prononce pas un seul mot.
Il vérifie l'heure sur sa montre digitale.
Keller serre les dents jusqu'à la craquelure.
Il broie un morceau de brique rouge.
La poussière se mélange à l'huile noire.
Sa vision périphérique commence à se troubler.
Le tube fluorescent au-dessus de lui grésille.
La lumière jaune devient une tache blanche.
Le froid remonte le long de sa colonne.
C'est le signe d'une hémorragie interne massive.
Le cerveau manque cruellement de carburant oxygéné.
Les pensées deviennent des lignes de code.
Itération numéro six officiellement terminée.
Échec critique de l'ascension du bâtiment.

Le cœur ralentit ses battements de tambour.

Le rythme devient erratique et faible.

Un battement final.

Deux battements résiduels.

Le silence gagne du terrain sur l'ouïe.

L'obscurité dévore les bords de la ruelle.

Le monde physique s'efface totalement.

04:02.

Le noir total envahit le champ visuel.

Le cycle temporel se réinitialise brutalement.

La plaie se referme dans le néant.

Le temps se replie sur lui-même.

03:55.

Chapitre 7

Le Syndrome de 2012

03:55. Le bitume froid mord la joue de Keller. L'odeur de gasoil brûlé sature ses sinus. Il ouvre les yeux sur une flaque irisée. Ses poumons brûlent sans aucune raison physique. La mémoire de la balle précédente persiste. Le cerveau traite une douleur fantôme au thorax. Keller se redresse sur ses coudes écorchés. Il crache un filet de salive épaisse. Sa montre digitale affiche les chiffres rouges. Sept minutes de sursis avant le prochain impact. Le cycle numéro sept commence maintenant. Ses mains tremblent malgré sa volonté de fer. L'influx nerveux circule avec une lenteur inhabituelle. Les synapses saturent sous la répétition du choc. Chaque mort laisse une trace chimique. Il se lève en s'appuyant contre la brique. Le mur est rugueux et couvert de suie. Keller palpe sa chemise au niveau du cœur. Le tissu est sec mais l'esprit voit rouge. Il doit bouger avant que le tireur s'installe. Ses jambes pèsent comme des blocs de plomb. L'épuisement traumatique ronge ses fibres musculaires. Il fait trois pas vers la benne métallique. Le métal rouillé grince sous son poids. Une image percute son lobe frontal. 2012. Un entrepôt frigorifique à la périphérie d'Anvers. La température était de moins douze degrés. Keller tenait un fusil à lunette thermique. Le contrat visait un trafiquant nommé Marek. L'ordre était simple et sans aucune ambiguïté. Éliminer la cible et quitter la zone. Keller avait attendu le signal dans le froid. Le doigt sur la queue de détente. La respiration calme et le rythme cardiaque bas. Marek était apparu dans le réticule de visée. Une silhouette thermique d'un blanc éclatant. Keller avait pressé la détente sans hésiter. Le recul de l'arme avait frappé son épaule. La balle avait traversé la gorge de Marek. Mais une seconde silhouette était derrière lui. Un gosse de dix ans avec un ballon. Le projectile n'avait pas stoppé sa course. Le plomb avait déchiré le thorax de l'enfant. Keller n'avait jamais encaissé le solde du contrat. Il avait disparu dans la nature pendant deux ans. Aujourd'hui, la dette revient frapper à sa porte. L'Ombre sur l'escalier n'est pas un

mercenaire. C'est un collecteur de sang de 2012. Keller regarde vers le haut de l'immeuble. L'escalier de secours est une carcasse de fer. La lumière jaune d'un projecteur balaie la zone. Le grésillement du courant est un bruit blanc. 03:57. Deux minutes se sont déjà écoulées. Le temps s'accélère dans la perception de Keller. Il ramasse un morceau de tuyau en acier. L'objet est lourd et froid dans sa paume. Il se glisse derrière une pile de palettes. Le bois pourri dégage une odeur de moisissure. Ses yeux scannent les fenêtres du troisième étage. Le tireur est là-haut, dans l'obscurité totale. Il attend le moment précis de l'exécution. Keller sent une crampe violente dans son mollet. Son corps réclame une pause qu'il refuse. Le système nerveux central commence à lâcher. Des taches noires dansent dans sa vision périphérique. Il doit identifier l'arme du crime avec précision. Le bruit du tir était sec et bref. Probablement un pistolet avec un silencieux intégral. Un modèle de type Glock ou Beretta modifié. Le tireur utilise des munitions à haute vitesse. Keller se souvient de l'impact dans son dos. La balle entre par l'omoplate et ressort devant. La trajectoire est descendante avec un angle faible. Le tireur se trouve à environ douze mètres. 03:58. La sueur coule dans ses yeux irrités. Il essuie son front avec sa main. La peau est moite et couverte de poussière. Vargas doit être dans les parages, caché. Le rat observe la scène depuis son trou. Keller entend un froissement de nylon à droite. Il ne tourne pas la tête. Vargas attend sa commission sur la prochaine balle. Le cycle est une source de revenus. Chaque mort de Keller alimente son compte occulte. Keller serre le tuyau d'acier jusqu'à la douleur. Il imagine le visage de l'Ombre. Est-ce le père du gosse d'Anvers ? Ou un frère assoiffé de vengeance froide ? La précision du tir indique un entraînement militaire. Ce n'est pas un amateur avec une arme. C'est un artisan de la mort chirurgicale. 03:59. Le cœur de Keller rate un battement. Une douleur aiguë traverse son bras gauche. C'est le signe précurseur de l'arrêt cardiaque. Le stress des boucles détruit ses valves. Il prend une grande inspiration d'air pollué. L'oxygène peine à atteindre ses cellules fatiguées. Il doit briser le schéma avant la fin. Il rampe vers le bord de la benne. Le sol est jonché de débris de verre. Chaque mouvement est une agonie pour ses muscles. Il voit une ombre sur la plateforme. Le canon d'une arme reflète une lueur. Le tireur ajuste sa position de tir habituelle. Il ne sait pas que Keller se souvient. L'Ombre répète le même protocole de visée. Keller

calcule la distance de l'escalier. Cinq mètres de terrain découvert pour l'atteindre. À sa vitesse actuelle, c'est une mission suicide. Ses jambes ne répondront pas à l'effort. 04:00. Le compte à rebours final est engagé. Le tube fluorescent au-dessus de lui clignote. Le rythme du flash correspond à son pouls. Keller visualise la scène d'Anvers encore. Le sang sur la neige industrielle de Belgique. Le silence après le coup de feu fatal. L'Ombre réclame un paiement en nature aujourd'hui. Une vie pour une vie, répétée sans cesse. C'est une condamnation à la torture temporelle. Keller refuse de mourir une septième fois. Il lance le tuyau d'acier vers la gauche. L'objet frappe une carcasse de voiture rouillée. Le bruit résonne violemment dans la ruelle. Le tireur ne bouge pas d'un seul millimètre. Il connaît le piège de la diversion sonore. C'est un professionnel de haut niveau technique. Il attend que la cible se montre réellement. 04:01. La vision de Keller devient monochrome. Le sang se retire de ses extrémités nerveuses. Il sent le froid de la mort approcher. Ce n'est pas une émotion, c'est une donnée. La température de sa peau chute brusquement. Il se lève malgré la douleur atroce. Il court vers l'escalier de secours en hurlant. Le cri déchire le silence de la zone. C'est un cri de rage et de fatigue. Ses pieds frappent le bitume avec lourdeur. Le tireur aligne ses organes de visée laser. Un point rouge apparaît sur le torse. Le point danse sur le tissu de sa chemise. Keller atteint la première marche en métal. Le fer froid glisse sous ses doigts. Il lève les yeux vers la silhouette. L'Ombre presse la queue de détente du pistolet. Le percuteur frappe l'amorce de la cartouche. La poudre s'enflamme dans la chambre close. Le projectile quitte le canon à haute vitesse. La balle déchire l'air de la ruelle. L'impact projette Keller contre le garde-corps. Le métal vibre sous le choc du corps. Le plomb traverse le poumon droit cette fois. L'air s'échappe de sa poitrine en sifflement. Le goût du sang envahit sa bouche instantanément. Keller s'effondre sur les marches grillagées. Ses yeux fixent le ciel noir sans étoiles. Le tireur range son arme dans son étui. Il ne vérifie pas le décès de sa victime. Il sait que le travail est terminé. Vargas sort de l'ombre pour ramasser une douille. C'est son trophée pour la comptabilité du sang. La montre de Keller affiche les derniers chiffres. 04:02. Le système nerveux s'éteint comme une lampe. L'obscurité totale recouvre la ruelle du gazoil. Le cycle numéro sept est un échec. La boucle se referme sur la douleur. Le temps se replie à nouveau sur

lui-même. 03:55.

Chapitre 8

Le Bouclier de Nylon

03:55. Le bitume froid percute la mâchoire de Keller. Ses poumons cherchent de l'air. La douleur résiduelle brûle encore son sternum. C'est une illusion nerveuse. Son thorax est intact sous la chemise poisseuse. Il se redresse sur les coudes. Ses articulations grincent comme de la vieille ferraille. Il crache un mélange de salive et de poussière. Le goût de cuivre a disparu. Il reste l'amertume du café froid. Keller compte ses battements cardiaques. Quatre-vingt-dix pulsations par minute. Trop rapide. Il inspire par le nez. Il expire par la bouche. Le calme revient lentement. La ruelle du Gasoil s'étire devant lui. C'est un boyau de béton et d'ombre. Les murs suintent une humidité grasse. Une lampe à décharge crépite au-dessus d'une benne. Le son est régulier. Cinquante hertz. Keller connaît ce bruit par cœur. Il se lève. Ses bottes de cuir ne font aucun bruit sur le sol huileux. Il vérifie sa montre. 03:56. Il reste six minutes.

Keller pivote sur ses talons. Il connaît l'emplacement exact de la menace. À gauche, derrière les fûts de solvant. Vargas est là. Le rat attend la fin du spectacle. Keller marche vers les fûts. Ses muscles sont des câbles d'acier tendus. Il ne regarde pas l'escalier de secours. Pas encore. Il ne doit pas alerter le tireur. Il contourne la première benne à ordures. L'odeur de décomposition est forte. Elle se mélange à celle du gasoil. Vargas est accroupi dans l'angle mort. Il manipule un briquet jetable. La flamme projette des ombres mouvantes sur le mur. Keller saisit le col de la veste en nylon. Le tissu crisse sous ses doigts calleux.

Vargas sursaute. Ses yeux s'écarquillent. Il lâche le briquet. Le plastique frappe le sol avec un bruit sec. Keller ne laisse pas le temps au rat de parler. Il plaque une main sur la bouche de Vargas. La peau est moite. Elle sent la menthe et le tabac froid. Vargas

se débat. Ses jambes battent l'air inutilement. Keller le soulève de terre. Il pèse soixante-dix kilos de viande inutile. Keller le traîne vers le centre de la ruelle. Il utilise le corps de Vargas comme un bouclier thermique. Le nylon du blouson frotte contre sa poitrine. C'est une protection dérisoire contre du 9mm. C'est tout ce qu'il a.

03:58. Keller atteint la zone d'impact. Il se place dos au mur de briques. Il maintient Vargas devant lui. Il verrouille les bras du rat sous ses propres aisselles. Vargas hurle contre la paume de Keller. Le son est étouffé. C'est un gémissement de bête blessée. Keller lève les yeux vers l'escalier de secours. L'Ombre est là-haut. Troisième étage. La silhouette est immobile. Le canon du pistolet dépasse de la rambarde métallique. Le métal noir absorbe la lumière de la lampe. Keller ajuste sa prise. Il place la colonne vertébrale de Vargas dans l'axe du tir. Il veut voir si le professionnel tire à travers son informateur.

Le tireur ne bouge pas. Le doigt est sur la queue de détente. Keller sent la tension dans l'air. C'est une pression physique. Le chronomètre mental défile. 03:59. La situation est inédite. Dans les sept cycles précédents, Keller était seul. Il était une cible facile. Maintenant, l'équation a changé. L'Ombre doit recalculer. Vargas recommence à s'agiter. Il essaie de mordre la main de Keller. Keller serre davantage. Il sent les côtes de Vargas craquer légèrement. Le rat s'immobilise. Il a compris la menace. Il fixe l'escalier de secours. Ses pupilles sont dilatées.

04:00. Le silence s'installe dans la ruelle. Le crépitement de la lampe à décharge semble s'amplifier. Le tireur ajuste sa position. Keller voit le mouvement du coude. C'est imperceptible pour un œil non exercé. Keller n'est pas un civil. Il calcule la trajectoire. La balle devra traverser le nylon, la graisse, les muscles et les os de Vargas. Elle perdra de la vitesse. Elle se déformera. Elle entrera dans le corps de Keller avec moins d'énergie cinétique. C'est une donnée tactique.

Le délai commence.

Une seconde. Le vent s'engouffre dans la ruelle. Il déplace une feuille de papier journal. Le papier frotte contre le bitume. L'Ombre ne tire pas. L'index reste immobile. Le tireur analyse la valeur de Vargas. Vargas est un témoin. Vargas est un complice. Vargas est une dépense.

Deux secondes. Vargas urine dans son pantalon. Le liquide chaud traverse le tissu. Keller sent l'humidité contre ses propres cuisses. L'odeur d'ammoniac remplace celle du gasoil. Vargas tremble de façon convulsive. Ses dents claquent. Le bruit est métallique. L'Ombre déplace son poids sur le caillebotis de l'escalier. Le métal gémit. C'est un son de fatigue structurelle.

Trois secondes. Le tireur ferme l'œil gauche. Il se concentre sur le réticule. Il cherche une faille. Un espace entre le cou de Vargas et l'épaule de Keller. Il n'y en a pas. Keller est une ombre derrière une autre ombre. La précision du tireur est sa faiblesse. Il veut un tir propre. Il ne l'aura pas. Keller contracte ses abdominaux. Il se prépare à l'impact. Il sait que la douleur arrive.

Quatre secondes. Le délai expire. C'est une éternité en combat urbain. L'Ombre prend sa décision. Le professionnalisme l'emporte sur l'économie. La dette de sang est prioritaire. Le percuteur recule. Le ressort se comprime. La mécanique interne de l'arme s'active. Keller voit l'éclair de départ. C'est une brève illumination orangée.

Le coup de feu déchire le silence. Le son rebondit sur les murs de briques. Vargas est projeté vers l'arrière. Sa poitrine encaisse le choc. Le projectile de 9mm déchire le nylon. Il traverse le sternum. Il fragmente les vertèbres dorsales. Vargas pousse un cri qui se termine en gargouillis. Le sang gicle sur le visage de Keller. C'est un liquide chaud et visqueux. La balle ressort du dos de Vargas. Elle a perdu sa forme aérodynamique. Elle entre dans l'épaule gauche de Keller.

La douleur est un fer rouge. Keller ne lâche pas sa prise. Il utilise l'inertie de Vargas pour basculer vers la droite. Ils tombent ensemble. Le sol est dur. L'épaule de Keller

cogne le béton. Il grogne. Il n'y a pas d'adjectif pour décrire cette sensation. C'est juste du nerf et de la fibre qui brûlent. Il rampe derrière une pile de palettes en bois. Vargas est un poids mort maintenant. Il sert de rempart de chair.

Keller vérifie sa montre. 04:01. Il reste soixante secondes. Son bras gauche est inutile. Il pend le long de son corps. Le sang coule dans sa manche. Il sature le poignet. Il goutte sur le sol. Keller observe la trajectoire des gouttes. Il cartographie la position du tireur. L'Ombre descend l'escalier de secours. Les bottes frappent le métal. Un rythme régulier. Un métronome de mort. Keller sort son propre couteau de sa poche droite. Il l'ouvre avec les dents. La lame en acier carbone brille.

Vargas râle. Ses poumons sont pleins de sang. Il essaie de respirer. Chaque inspiration produit un sifflement humide. Il fixe Keller. Ses yeux demandent grâce. Keller ne regarde pas les yeux. Il regarde la carotide. Il a besoin que Vargas reste silencieux. Il ne peut pas se permettre un bruit superflu. Le tireur est à dix mètres. Il marche sur le bitume. Le nylon de sa propre tenue crisse.

04:01:45. Keller se plaque contre le bois des palettes. Il sent les échardes traverser sa chemise. L'Ombre s'arrête. Le tireur inspecte le corps de Vargas. Il voit la blessure de sortie. Il sait que la cible est touchée. Il ne sait pas où elle se cache. Keller retient son souffle. Son cœur cogne contre ses côtes. Cent vingt pulsations. C'est trop. Il doit ralentir. Il ferme les yeux. Il écoute.

Le tireur recharge. Le chargeur vide tombe au sol. Un bruit d'aluminium sur le béton. Le nouveau chargeur s'enclenche. Le verrou de culasse claque. C'est le son de la fin. Keller attend le dernier moment. Il connaît la routine. Le tireur va contourner les palettes par la gauche. C'est le chemin le plus court vers la sortie.

04:01:55. L'ombre du tireur s'allonge sur le sol. Elle dépasse le bord des palettes. Keller serre le manche du couteau. Ses phalanges sont blanches. Il ne sent plus son épaule. Le froid remplace la brûlure. C'est le signe d'une hémorragie importante. Il n'a

qu'une chance. Une seule itération pour réussir ce mouvement.

L'Ombre apparaît. Le canon du pistolet pointe vers le bas. Keller surgit. Il ne se lève pas. Il glisse sur le sol huileux. Il vise les tendons d'Achille. La lame rencontre une résistance. Puis elle tranche. Le tireur s'effondre. Il ne crie pas. Il lâche son arme. Le pistolet glisse sur le gasoil. Keller se jette sur lui. Il utilise son poids. Il plante la lame dans la gorge, juste au-dessus du gilet pare-balles.

Le sang jaillit. Il est sombre. Presque noir sous la lampe. Le tireur tressaute. Ses mains cherchent le cou de Keller. Elles faiblissent rapidement. Keller maintient la pression. Il regarde le visage de l'Ombre. C'est un visage banal. Un visage de comptable. Un visage de tueur.

04:02. La montre de Keller bipe. Le système nerveux s'éteint. La douleur disparaît dans un flash blanc. La ruelle s'efface. Le cycle numéro huit est terminé.

03:55. Le bitume froid percute la mâchoire de Keller. Ses poumons cherchent de l'air. Il sait maintenant. Le délai de quatre secondes est la clé. Il doit réduire ce temps. Il doit agir plus vite. Il se redresse. Ses articulations grincent. Il crache. Le goût de cuivre est de retour. La boucle continue. Il reste quatre répétitions avant l'arrêt cardiaque définitif. Keller se lève. Il marche vers Vargas. Sa main cherche déjà le nylon.

Chapitre 9

Épuisement Traumatique

03:55. Le bitume percute la mâchoire de Keller. Le choc est sec. Les dents claquent contre la langue. Le goût de cuivre envahit la bouche. Keller crache un mélange de salive et de sang. Ses poumons aspirent une poussière chargée d'octane. La ruelle du Gasoil est un boyau de béton. L'air y est lourd. Il sent l'huile de moteur et la sueur froide.

Keller se redresse sur les avant-bras. Ses muscles tremblent. La fibre textile de sa chemise est cartonnée. Le sang des huit morts précédentes a séché en couches successives. Il forme une armure de croûtes sombres. Le thorax de Keller est une carte de douleur. Chaque impact de 9mm a laissé une empreinte fantôme. Les nerfs envoient des signaux d'alerte inutiles. Le cerveau sature.

Vargas se tient à trois mètres. Son blouson en nylon crisse à chaque mouvement. Vargas cherche ses clés. Ses mains s'agitent. Il sent l'odeur de tabac froid. Un tic nerveux déforme son œil gauche. Il ne voit pas encore Keller se relever.

Keller se lève. Ses vertèbres craquent comme des branches mortes. Il avance vers Vargas. Ses bottes écrasent des débris de verre. Le bruit est un signal. Vargas pivote. Ses yeux s'écarquillent. Il voit un spectre couvert de sang séché. Keller ne dit rien. Il attrape le col du blouson. Le nylon gémit sous la pression.

Keller plaque Vargas contre le mur de briques. Le choc expulse l'air des poumons du rat. Vargas tente de parler. Seul un sifflement sort de sa gorge. Keller serre davantage. Il cherche la vérité dans les pupilles dilatées de l'informateur.

"Le chargeur," grogne Keller. Sa voix est un frottement de papier de verre. "Pourquoi j'ai chargé ces balles ?"

Vargas secoue la tête. Il transpire de la menthe et de la peur. Keller lâche une main. Il frappe le foie de Vargas. Un coup court. Précis. Professionnel. Vargas s'effondre. Il rampe dans une flaque irisée. L'huile de vidange souille son pantalon.

03:57. Keller laisse Vargas au sol. Il regarde l'escalier de secours. Le métal rouillé grimpe vers l'obscurité. L'Ombre est là-haut. Elle attend le moment précis. Elle connaît la cadence. Keller connaît la trajectoire. Il doit briser la ligne de mire.

Il court vers le premier pilier. Ses jambes pèsent du plomb. L'acide lactique brûle ses cuisses. Chaque foulée est un combat contre la gravité. Le sol est glissant. Keller manque de tomber. Il se rattrape à une benne à ordures. Le métal froid lui arrache de la peau.

03:58. Le temps se fige. Le cœur de Keller rate une pulsation. Une décharge électrique traverse son bras gauche. La douleur est une lame enfoncée dans le sternum. C'est l'épuisement traumatique. Le système nerveux central lâche. Les huit morts précédentes réclament leur dû.

Keller s'écroule sur les genoux. Il vomit une bile jaune sur le bitume. Sa vision se trouble. Des taches noires mangent les bords de son champ visuel. Il doit respirer. Il force l'air dans ses alvéoles encrassées. Son pouls est un métronome détraqué. Cent quarante battements par minute. Puis rien. Puis un sursaut violent.

L'Ombre bouge là-haut. Le métal de l'escalier tinte. Un son presque imperceptible. Keller lève les yeux. Il voit le canon du pistolet. Le bronzage de l'arme capte la lumière jaune du réverbère. Le tireur ajuste sa position. Il ne tremble pas. Il est une machine.

Keller rampe dans la poussière d'octane. Il cherche un abri derrière un fût métallique de deux cents litres. L'acier est piqué de rouille. Il sent l'odeur du gasoil. C'est sa seule protection. Il se met en boule. Il attend l'impact.

Le premier tir claque. Le son déchire le silence de la zone industrielle. La balle percute le haut du fût. L'acier gémit. Un trou net apparaît. Keller sent la chaleur du projectile passer à quelques centimètres de son crâne. Il ne bouge pas. Il compte les secondes.

L'Ombre tire une deuxième fois. Le projectile ricoche sur le béton. Il siffle près de l'oreille de Keller. Le tireur change d'angle. Il descend les marches. Ses bottes de cuir ne font aucun bruit sur le métal. Il est méthodique. Il veut finir le travail.

04:00. Keller se relève. La douleur au thorax est constante. Elle irradie jusque dans sa mâchoire. Il ignore le signal. Il ramasse une barre de fer tordue. Le métal est lourd. Il équilibre le poids dans sa main droite. Ses jointures sont blanches.

Il contourne le fût. L'Ombre est à cinq mètres. Elle porte un masque en néoprène. Ses yeux sont vides de toute émotion. Le tireur lève son arme. Keller lance la barre de fer. Le projectile improvisé tournoie dans l'air. Il heurte le poignet du tueur.

Le pistolet tombe. Le bruit du métal sur le bitume est une victoire. L'Ombre ne panique pas. Elle sort un couteau de combat. La lame est noire. Elle ne reflète rien. Le tueur avance. Ses mouvements sont fluides. Il ignore la douleur de son poignet brisé.

Keller fonce. Il utilise son épaule comme un bélier. Il percute le thorax de l'Ombre. Les deux hommes roulent au sol. Ils s'enfoncent dans la boue huileuse. Keller frappe. Il vise le visage. Le masque en néoprène se déchire. Le sang gicle. Il est chaud sur les mains de Keller.

L'Ombre réplique. La lame du couteau entaille l'avant-bras de Keller. La coupure est

profonde. Le sang rouge vif sature la manche de sa chemise. Keller ne lâche pas. Il saisit le poignet du tueur. Il appuie sur le nerf cubital. Le couteau glisse des doigts de l'Ombre.

04:01. Les deux hommes luttent dans la poussière. Keller est à bout de forces. Son cœur cogne contre ses côtes comme un animal en cage. La syncope menace. Il voit des flashes blancs. Il maintient la pression sur la gorge de l'adversaire.

L'Ombre se débat. Ses jambes battent le sol. Elle cherche à atteindre son arme tombée plus loin. Keller pèse de tout son poids. Il écrase la trachée. Il regarde les yeux du tueur. Il cherche une reconnaissance. Une explication sur la dette de 2012. L'Ombre ne dit rien. Elle s'étouffe.

Le bip de la montre commence. Le compte à rebours final.

Keller sent ses forces l'abandonner. Ses doigts s'ouvrent malgré lui. L'épuisement traumatique gagne la partie. Son système électrique interne court-circuité. La douleur devient une nappe blanche qui recouvre tout. Il ne sent plus le bitume. Il ne sent plus le sang.

Il regarde le ciel noir au-dessus de la ruelle. Les nuages sont bas. Ils sont chargés de suie. Keller ferme les yeux. Il sait ce qui vient. La boucle est une plaie. Elle va se rouvrir.

04:02. Le cœur de Keller s'arrête. Le signal plat remplace le tumulte. La ruelle du Gasoil s'efface dans un silence clinique. La neuvième itération est terminée.

03:55. Le bitume percute la mâchoire de Keller. Le choc est sec. Les dents claquent contre la langue. Le goût de cuivre est de retour. Keller crache. Il reste trois répétitions. Son corps ne tiendra pas la quatrième.

Chapitre 10

L'Angle Mort

Le bitume percute la mâchoire de Keller. Le choc est sec. Les dents claquent contre la langue. Le goût de cuivre envahit la bouche. Keller crache un mélange de salive et de sang. 03:55. La montre indique le début du compte à rebours. Sept minutes. Pas une seconde de plus. Il se redresse sur les coudes. Ses muscles hurlent. L'épuisement traumatique ronge ses fibres nerveuses. Il ignore la douleur. La douleur est une information. Rien d'autre.

La ruelle du Gasoil pue le soufre et le caoutchouc brûlé. Les flaques d'huile reflètent la lumière jaune des lampes à décharge. Keller connaît chaque fissure du béton. Il a cartographié la zone neuf fois. Le tireur occupe l'escalier de secours. Quatrième palier. L'angle de tir couvre soixante pour cent de la surface au sol. Keller doit briser la ligne de mire. Il roule sur le côté. Son épaule gauche heurte une benne à ordures. Le métal résonne. Le son est sourd.

À trois mètres, un fût métallique gît contre le mur. Deux cents litres. L'étiquette indique un solvant chloré. Liquide volatil. Keller rampe vers l'acier froid. Ses doigts tremblent. Il saisit une barre de fer abandonnée. Il frappe le bouchon de la bonde. Le filetage cède après trois coups. Le liquide se répand sur le sol poreux. L'odeur chimique agresse ses narines. La vapeur commence à monter. L'air devient lourd. La visibilité chute.

Keller observe la montre. 03:57. Il reste cinq minutes. Son cœur rate un battement. Une décharge traverse son bras gauche. Le système nerveux sature. Il respire par la bouche. De petites bouffées courtes. Il ne doit pas s'évanouir. Le solvant s'évapore rapidement au contact de l'asphalte tiède. Un rideau gris s'élève entre lui et l'escalier

de secours. C'est un écran thermique et visuel. L'Ombre ne peut plus ajuster sa visée.

Keller se lève. Il rase le mur de briques. Ses bottes ne font aucun bruit sur le liquide. Il contourne la structure métallique par l'ouest. Le fer rouillé grince sous l'effet du vent. Keller retient sa respiration. Il atteint le pied de l'escalier. L'Ombre est au-dessus de lui. Il commence l'ascension. Il utilise les montants extérieurs pour se hisser. Chaque mouvement est un calcul de physique. Il évite les zones éclairées. Il arrive au deuxième palier.

Ses poumons brûlent. La sueur pique ses yeux. Il essuie son front avec le revers de sa main. Le sang de la neuvième itération sature encore sa chemise. Le tissu est rigide. Sec. Il grimpe encore. Troisième palier. Le métal vibre sous un poids. Le tireur change de position. Keller se fige. Il se plaque contre la paroi froide. Il regarde à travers les caillebotis. Il voit les semelles de l'Ombre. Des bottes tactiques. Semelles Vibram. Usure prononcée au talon droit.

Keller glisse vers l'angle mort de la plateforme supérieure. Il lève les yeux. Il voit enfin les mains. Elles sont gainées de cuir noir. Un grain fin. Des gants de tir professionnels. Les coutures sont doubles au niveau des articulations. Ces mains tiennent un Sig Sauer P226. Le fini est noir mat. Pas de reflet. La culasse est verrouillée. Le chien est armé. Le doigt de l'Ombre repose sur la queue de détente. La pression est constante. Environ deux kilos.

Le tireur ne bouge pas. Il est une extension de l'arme. Il attend que la vapeur se dissipe. Keller est à deux mètres. Il voit le mécanisme de sûreté. Il voit la goupille de l'extracteur. La précision du matériel est totale. L'Ombre ajuste sa lunette de visée. Un modèle à point rouge. Le point doit osciller sur le rideau de solvant. Le tireur cherche une silhouette. Il cherche Keller.

Keller sent une crampe violente dans sa poitrine. Son ventricule gauche se contracte de manière anarchique. 03:59. Le temps se comprime. La douleur devient une barre

de fer rouge dans son thorax. Il doit agir avant le spasme final. Il saisit la barre de fer. Il vise l'espace entre deux barreaux. Il veut briser le poignet du tireur. Il veut stopper la mécanique.

L'Ombre pivote soudainement. Le mouvement est fluide. Trop rapide pour un humain fatigué. Le canon du Sig Sauer plonge vers le bas. Keller voit le trou noir du canon. Neuf millimètres de diamètre. Rayures de l'âme visibles. L'Ombre n'a pas de visage. Juste une cagoule en nomex. Les yeux sont des fentes sombres. Aucun cil ne bat.

Keller lance la barre de fer. Le projectile percute le garde-main. Une étincelle jaillit. Le coup part. La détonation déchire l'air de la ruelle. La balle ricoche sur le montant en acier. Le sifflement du plomb passe à quelques centimètres de l'oreille de Keller. L'onde de choc fait vibrer son tympan. Il perd l'équilibre. Sa main lâche la rampe. Il tombe vers le deuxième palier.

Son dos frappe le métal. Le souffle est coupé. Il voit des points blancs. 04:00. Deux minutes. L'Ombre descend les marches. Le bruit des bottes est régulier. Un métronome de mort. Keller essaie de se relever. Ses jambes sont du coton. Son système électrique court-circuité. Il rampe vers l'ombre de la benne. Le solvant a fini de s'évaporer. Le rideau est tombé.

Le tireur s'arrête au milieu de l'escalier. Il réarme sa pièce. Il éjecte une douille brûlante. Le laiton tinte sur le fer. Le son est cristallin. Keller regarde ses propres mains. Elles sont grises. Les veines sont saillantes. Le sang ne circule plus correctement. L'épuisement traumatique atteint le stade terminal. Son cœur est une machine enrayée.

L'Ombre lève l'arme. Elle aligne les organes de visée. Le guidon s'insère dans le cran de mire. Le point rouge se pose sur le sternum de Keller. Keller ne cherche plus à fuir. Il observe les gants en cuir. Il mémorise la marque. Il mémorise la cicatrice sur le cuir du pouce gauche. Une entaille nette. Faite par une lame.

04:01. Soixante secondes. La sueur coule dans le cou de Keller. Il sent le froid du bitume à travers ses vêtements. L'Ombre stabilise sa respiration. Le tireur est un pro. Il ne parle pas. Il ne pose pas de questions. Il exécute une sentence. La dette de 2012 est une ligne comptable. Elle doit être soldée.

Keller ferme les yeux une seconde. Il visualise la trajectoire. Il visualise l'impact. Il sait que la boucle va recommencer. Il a vu les gants. Il a vu l'arme. Il a vu la cicatrice. La dixième itération lui a donné l'identité technique du tueur. La onzième sera celle du contact.

Le doigt de l'Ombre se contracte. Le percuteur frappe l'amorce. La poudre s'enflamme. La pression des gaz pousse l'ogive dans les rayures du canon. La balle sort à trois cent cinquante mètres par seconde. Elle déchire l'air. Elle déchire la chemise de Keller. Elle déchire le péricarde.

04:02. Le choc thermique fige le temps. La douleur est une nappe blanche. Le cœur de Keller s'arrête. Le signal plat remplace le tumulte. La ruelle du Gasoil s'efface dans un silence clinique. La dixième itération est terminée.

03:55. Le bitume percute la mâchoire de Keller. Le choc est sec. Les dents claquent. Le goût de cuivre est là. Keller sourit intérieurement. Il sait pour la cicatrice sur le gant. Il reste deux répétitions.

Chapitre 11

La Onzième Balle

03:55. Le bitume percute la mâchoire de Keller. Le choc est sec. Les dents claquent contre l'émail. Le goût de cuivre envahit la bouche. Keller crache un mélange de salive et de sang ferreux. Son cœur bat à cent quarante pulsations par minute. Le muscle s'épuise. Les parois des ventricules s'amincissent sous la pression. Chaque battement est une décharge de plomb dans la poitrine.

Il se redresse sur les coudes. Ses articulations grincent comme de la vieille ferraille. La chemise est poisseuse. Le sang des dix morts précédentes sature les fibres de coton. C'est une armure de croûtes sèches et de taches sombres. Il a sept minutes. 420 secondes exactement avant l'arrêt définitif de la pompe.

Il observe la ruelle du Gasoil. Le béton est poreux. La rouille des grilles s'effrite sous l'effet de l'humidité stagnante. À gauche, une flaque d'huile dessine des cercles irisés. L'odeur du carburant est une agression chimique. Elle remplit les sinus. Elle brûle les muqueuses de la gorge.

03:56. Vargas entre dans la zone. Le nylon de sa veste produit un son de frottement sec. Il sent le tabac froid et la menthe de synthèse. Son œil gauche tressaute. C'est un tic nerveux de prédateur lâche. Vargas cherche son contact dans l'obscurité. Il ne voit pas Keller dans l'ombre du renforcement.

Keller se propulse en avant. Ses muscles striés se tendent. Il attrape Vargas par la gorge. Le contact est brutal. La trachée s'écrase sous le pouce de Keller. Vargas émet un sifflement étouffé. Ses mains s'agitent dans le vide. Keller plaque le rat contre le mur de briques. La surface est rugueuse. Elle arrache des lambeaux de peau sur les

omoplates de Vargas.

Keller ignore les supplications muettes. La douleur est une donnée technique négligeable. Il fouille la poche droite de la veste en nylon. Ses doigts rencontrent un objet métallique froid. Il extrait le briquet. C'est un Zippo en laiton usé. Le capot claque avec un bruit de culasse bien huilée. Keller lâche Vargas. Le petit homme s'effondre sur le bitume. Ses poumons aspirent l'air pollué dans un râle.

03:57. Keller se déplace vers le fond de la ruelle. Un bidon de vingt litres gît près d'une benne à ordures. Il dévisse le bouchon en plastique. Le liquide visqueux se répand sur le sol. Le gasoil suit la pente naturelle du terrain. Il sature les interstices du béton. Les vapeurs montent. Elles forment un nuage invisible. Le mélange air-carburant atteint son point critique.

Keller lève les yeux vers l'escalier de secours. L'Ombre est en position. Une silhouette immobile sur le métal noir. Le tireur vérifie la hausse de son arme. C'est un professionnel de la balistique. Ses mouvements sont lents et précis. Il ne tremble pas. Il attend le moment exact de l'impact programmé.

03:58. Le cœur de Keller rate un cycle. Une douleur fulgurante traverse son bras gauche. C'est le signe clinique de l'infarctus imminent. Les tissus se nérosent. La boucle temporelle fatigue la machine biologique. Le système nerveux central sature. Il doit agir avant la rupture des valves.

Il se place au centre de la ruelle. Il sert de cible. Il est l'appât. Il sent le regard du tireur sur sa nuque. Le réticule de visée se fixe sur le quatrième espace intercostal. La distance est de vingt-deux mètres. L'angle de tir est de trente degrés. Le vent est nul. Les conditions sont optimales pour une exécution propre.

03:59. Keller actionne la molette du briquet. La pierre à feu produit une gerbe d'étincelles. Le gaz s'enflamme. Une flamme bleue danse au bout de ses doigts. Il

attend. Il compte les battements de son pouls. Un. Deux. Trois.

L'Ombre place son index sur la détente. La pression augmente sur le métal. Le mécanisme de mise à feu s'enclenche. À cet instant précis, Keller jette le briquet dans la nappe de carburant.

L'explosion est sourde. Une boule de feu orange déchire l'obscurité de la ruelle. La chaleur est instantanée. Elle consume les sourcils de Keller. L'air se raréfie. La lumière est aveuglante. Elle sature le champ de vision de la lunette de précision. Le phosphore des vapeurs brûle l'oxygène.

Le tireur perd sa cible. L'éclat lumineux sature ses rétines. Il tire par réflexe. La balle de 9mm siffle à l'oreille de Keller. Elle percute un tuyau de plomb derrière lui. Le métal éclate. Des éclats de fonte volent dans l'air surchauffé.

04:00. Keller court. Ses poumons brûlent. Il monte les premières marches de l'escalier de secours. Le métal vibre sous ses pas de boxeur. Il entend le bruit des gants en cuir sur l'acier au-dessus de lui. L'Ombre recharge son arme. Le mouvement est mécanique. Le chargeur vide tombe et tinte sur les marches.

Keller atteint le premier palier. Il voit le tireur. La silhouette est à trois mètres. L'homme porte un masque en néoprène noir. Ses yeux sont plissés par la douleur de l'éblouissement. Il braque son canon vers la poitrine de Keller.

Keller ne s'arrête pas. Il utilise son poids comme une masse d'inertie. Il percute le tireur au niveau du plexus. Les deux corps s'écrasent contre la rambarde. Le métal gémit sous la contrainte. Le pistolet glisse et tombe dans le vide. Il percute le sol avec un bruit mat, dix mètres plus bas.

04:01. La lutte est silencieuse. Keller frappe au visage. Le masque absorbe une partie de l'énergie cinétique. L'Ombre réplique par un coup de genou dans le foie. Keller

plie. Sa vision se trouble. Son cœur cogne violemment contre ses côtes. La cage thoracique semble trop étroite pour ses poumons en feu.

L'Ombre sort un couteau tactique de sa ceinture. La lame est noire. Elle ne reflète pas la lumière de l'incendie qui fait rage en bas. Keller saisit le poignet du tueur. Il utilise une clé de bras directe. L'os du radius craque. Le couteau glisse des doigts gantés.

Keller voit la cicatrice sur le dos de la main droite du tireur. Elle traverse les phalanges de part en part. C'est une marque de brûlure ancienne. Une soudure de chair mal faite. Keller reconnaît cette marque. La mémoire revient par fragments de glace. Il connaît le propriétaire de cette main.

04:02. Le temps s'étire. La onzième balle n'a pas touché le cœur. Mais le muscle lâche de lui-même. L'effort physique a dépassé le seuil de tolérance. La pression artérielle chute brutalement. Keller s'effondre sur la plateforme métallique. Ses yeux fixent le ciel noir au-dessus des usines.

L'Ombre se redresse avec difficulté. Il ramasse son couteau. Il regarde Keller mourir. Il ne dit rien. Il n'y a aucune émotion sur son visage masqué. Juste une tâche à accomplir. Un contrat à honorer.

Le froid envahit les membres de Keller. La ruelle du Gasoil s'efface. Les flammes de l'incendie s'éteignent dans son esprit. Le silence clinique revient. L'obscurité totale sature l'espace.

03:55. Le bitume percute la mâchoire de Keller. Le choc est sec. Les dents claquent. Le goût de cuivre est là.

Il reste une répétition.

Chapitre 12

Le Choc des Métaux

Le bitume percute la mâchoire de Keller. Le choc est sec. Les dents claquent. Le goût de cuivre sature la bouche. Il crache un caillot sombre sur le goudron. 03:55. Le chronomètre interne démarre. Keller pose ses paumes à plat. Le sol est gras. Une pellicule d'huile moteur recouvre le béton. Il pousse sur ses bras. Ses triceps tremblent. La fatigue accumulée pèse dix tonnes. Onze morts en une heure. Le corps n'encaisse plus. Il se redresse sur les genoux. La chemise colle à la peau. Le tissu est rigide à cause du sang séché. Les fibres de coton sont saturées de fer. Il respire par la bouche. L'air sent le gasoil et la poussière froide. Il regarde ses mains. Les jointures sont blanches. Les cicatrices brillent sous la lumière jaune.

03:56. Il se lève. L'équilibre est précaire. Le liquide interne des oreilles s'agite. Il stabilise sa position. Ses pieds écrasent un éclat de verre. Le bruit est net dans le silence. La ruelle est un boyau de briques sombres. Les murs transpirent l'humidité urbaine. Il n'y a pas d'issue par le fond. La grille est verrouillée par une chaîne épaisse. La rouille a soudé les maillons. Il tourne la tête vers la gauche. L'escalier de secours est là. Une structure de fer noir fixée à la façade. Le métal est corrodé par les pluies acides. Keller avance. Chaque pas est une victoire sur la gravité. Ses bottes de cuir frappent le sol. Le rythme est lourd.

03:57. Il atteint la première marche. Il saisit le garde-corps. Le contact est glacial. La peinture s'écaille sous ses doigts. Il tire sur ses muscles. Il monte. Le métal gémit sous son poids. C'est un cri de structure fatiguée. Il ne regarde pas en bas. Il connaît le vide. Il connaît la chute. Il atteint le premier palier. Ses poumons sifflent. L'oxygène manque dans les alvéoles. Il serre les dents. La douleur est une information technique. Il la traite et l'ignore. Il observe les boulons de fixation. Ils sont desserrés. La

structure vibre à chaque mouvement. Il transfère son poids sur la gauche. Il évite la zone de rupture.

03:58. Deuxième palier. Il entend le crissement du nylon au-dessus. Vargas n'est pas loin. Le rat observe depuis l'ombre. Keller sent l'odeur de la menthe. C'est un signal chimique. Vargas mâche ses gommes pour calmer ses nerfs. Keller ne s'arrête pas. Il agrippe le montant vertical. Ses mains calleuses ne glissent pas. La peau se déchire sur un rivet saillant. Le sang coule sur le fer. Il s'en moque. Il continue l'ascension. Ses quadriceps brûlent. L'acide lactique paralyse les fibres. Il force le passage. Il grimpe avec une régularité de métronome.

Troisième palier. La silhouette de l'Ombre se découpe sur le ciel gris. Le tireur est immobile. Il tient son arme à deux mains. C'est une posture de tir académique. Les pieds sont écartés. Le centre de gravité est bas. 03:59. Keller arrive au niveau de la plateforme finale. Il bascule son corps par-dessus la rambarde. Ses genoux frappent le métal avec un bruit sourd. Il se relève immédiatement. L'Ombre ne bouge pas. Le canon du 9mm suit la trajectoire de Keller. La visée est précise. Le tireur porte des gants en cuir fin. On voit la tension des tendons sous la peau animale. Keller fait un pas. La distance se réduit. Trois mètres. Deux mètres. L'Ombre ajuste la hausse. Le doigt index caresse la détente. C'est un mouvement fluide.

04:00. Keller est à portée de main. Il voit la marque sur le poignet du tireur. La soudure de chair. La brûlure ancienne. La mémoire revient par blocs de glace. Il connaît ce visage sous le masque. Il connaît ce calibre. Il a lui-même usiné le percuteur de cette arme. Il a poli la rampe d'alimentation. Il a pesé la poudre des cartouches. Le 9mm est son œuvre. L'Ombre avance le bras. Le mouvement est mécanique. Le canon touche le front de Keller. Le contact du métal est un point de froid intense. La pression est constante. Keller ne ferme pas les yeux. Il regarde le trou noir du canon. Il voit les rayures à l'intérieur du tube.

04:01. Le temps ralentit. Les battements du cœur sont des coups de marteau. Le

muscle cardiaque sature. La pression artérielle grimpe. Les vaisseaux des tempes pulsent. L'Ombre contracte la phalange. Le mécanisme interne s'enclenche. Le chien recule. Le ressort se comprime. Keller sent la mort arriver. C'est une certitude physique. Il tend la main vers le poignet du tireur. Ses doigts se referment sur le cuir. Il sent la chaleur du corps sous le vêtement. Il n'y a pas de haine. Juste une boucle à fermer. Il exerce une torsion latérale. Le canon dévie de deux millimètres.

Le percuteur frappe l'amorce. L'étincelle se produit. La poudre s'enflamme. Les gaz se dilatent. La balle de plomb chemisée de cuivre quitte l'étui. Elle s'engage dans les rayures. Elle tourne sur elle-même. Elle sort du canon. Le projectile siffle à l'oreille de Keller. Il ne touche pas l'os frontal. Il déchire le lobe de l'oreille droite. Le sang gicle sur l'épaule. Keller ne recule pas. Il utilise l'inertie du tireur. Il frappe du plat de la main dans le plexus. L'air sort des poumons de l'Ombre. Le tireur plie les genoux. Keller saisit l'arme. Il place son pouce derrière le chien. Il bloque le mécanisme.

04:02. Le chronomètre s'arrête. Le silence revient sur la plateforme. Vargas s'enfuit par l'escalier opposé. Le nylon crisse une dernière fois. Keller maintient la pression sur le poignet de l'Ombre. Il regarde l'homme dans les yeux. Le masque tombe. Le visage est celui d'un miroir. Les mêmes traits. La même cicatrice sur le nez. La même usure. Keller voit sa propre fin. Il ne dit rien. Il lâche l'arme. Le 9mm tombe sur le métal. Le bruit est mat. L'Ombre s'effondre. Le corps s'évapore comme une fumée noire. Les molécules se dissocient. La ruelle du Gasoil s'éclaircit. La lumière jaune devient blanche.

Keller reste seul sur l'escalier. Ses mains tremblent enfin. Il regarde sa montre. 04:03. Le temps avance. La plaie à l'oreille saigne sur sa chemise. C'est du sang frais. Ce n'est plus une répétition. C'est une conséquence. Il descend les marches une à une. Ses bottes sonnent sur le fer. Il atteint le bitume. Il marche vers la sortie de la ruelle. Il ne se retourne pas. La chaîne de la grille tombe d'elle-même. Les maillons sont brisés. Il sort dans la rue principale. Le vent froid frappe son visage. Il respire. L'air est neutre. Il n'y a plus d'odeur de poudre. Il n'y a plus de boucle. Juste la nuit. Juste la suite.

Chapitre 13

L'Inversion du Percuteur

04:01:40.

Keller gravit la première marche de l'escalier de secours.
Le métal oxydé gémit sous le poids de ses bottes.
La structure vibre contre la brique encrassée du bâtiment.
L'Ombre attend sur le palier du deuxième étage.
Le canon d'un pistolet semi-automatique brille dans l'ombre.
Keller ne ralentit pas sa progression vers le tireur.
Ses poumons brûlent sous l'effort de la montée rapide.
L'air de la ruelle sent le gasoil et le soufre.
L'Ombre aligne la mire sur le centre du thorax.
Keller bascule son buste vers la gauche à 04:01:50.
Le premier coup de feu déchire le silence nocturne.
La balle de 9mm percute le montant en acier.
Des éclats de peinture et de rouille sautent au visage.
Keller ferme les yeux une fraction de seconde seulement.
Il franchit les trois dernières marches d'un seul bond.
Son épaule droite percute violemment le plexus de l'adversaire.
L'air s'échappe des poumons de l'Ombre dans un sifflement.
Le dos de l'agresseur frappe le mur de briques froides.
Keller saisit immédiatement la culasse de l'arme de poing.
Il enserre le métal froid avec une poigne de fer.
Il pousse la glissière vers l'arrière de quelques millimètres.
Le cycle de l'arme est interrompu par cette pression mécanique.
Le percuteur s'abat dans un clic sec et inutile.
La cartouche reste bloquée dans la chambre de combustion.

L'Ombre lâche une main pour frapper le visage de Keller.
Un crochet court atteint la mâchoire avec un bruit sourd.
Le goût métallique du sang envahit la bouche du boxeur.
Keller ne recule pas malgré la violence de l'impact.
Il assène un coup de genou dans la cuisse adverse.
Le muscle vaste latéral se contracte sous le choc brutal.
L'Ombre fléchit mais maintient sa prise sur la crosse.
Les deux hommes luttent au bord de la plateforme étroite.
Le garde-corps en fer tremble sous la pression des corps.
Keller utilise son front comme une masse de percussion.
Il frappe le centre du visage masqué de l'adversaire.
Le cartilage du nez craque comme du bois mort sec.
Le liquide chaud gicle sur le béton poreux du palier.
L'Ombre lâche l'arme pour porter ses mains au visage.
Le pistolet tombe sur le métal strié avec un fracas.
Keller plaque l'adversaire contre la paroi de briques sombres.
Il saisit le col du vêtement technique en nylon noir.
Le tissu crisse sous la tension exercée par ses doigts.
Il arrache la cagoule d'un geste sec et vertical.
La lumière jaune de la lampe au sodium frappe le visage.
Keller s'immobilise brusquement.
Ses muscles se figent dans une contraction isométrique intense.
Le visage découvert est le reflet exact du sien.
Il voit la même cicatrice sur l'aile du nez cassé.
Il observe les mêmes pores dilatés sur les pommettes saillantes.
L'usure des traits est identique à celle de son miroir.
L'Ombre ne lutte plus contre l'étreinte de ses mains.
Ses bras retombent le long de son corps sans force.
04:02:10.
Le temps semble s'épaissir dans la ruelle du Gasoil.
La sueur coule le long des tempes de Keller.

Elle se mélange au sang qui perle de son oreille.
L'adversaire étire les lèvres en un rictus sans dents.
C'est le sourire d'un homme qui connaît déjà la fin.
Keller desserre lentement ses doigts de la gorge adverse.
Il recule d'un pas sur la plateforme métallique instable.
Ses mains tremblent malgré sa volonté de rester calme.
Il ramasse le pistolet abandonné près d'une caisse vide.
Le poids du chargeur plein est un rappel de la réalité.
Il appuie sur le bouton d'éjection du magasin de munitions.
Le bloc de métal glisse et tombe dans le vide.
Il percute le bitume sept mètres plus bas avec un choc.
Keller tire la culasse pour extraire la dernière cartouche.
Le cuivre de la douille brille sous l'éclairage blafard.
Elle rebondit sur le fer avant de disparaître dans l'ombre.
L'arme est désormais un morceau d'acier inerte et vide.
L'Ombre commence à se dissoudre par les extrémités inférieures.
Les molécules se séparent dans un silence clinique absolu.
Une fumée noire et dense s'élève vers le ciel nocturne.
Le corps se décompose en particules fines de carbone.
Il ne reste aucune trace organique sur le béton du palier.
Keller reste seul face au vide de l'escalier de secours.
Il regarde le cadran numérique de sa montre de poignet.
Les chiffres rouges passent de 04:02:59 à 04:03:00.
Le cœur de Keller bat avec une régularité retrouvée.
La boucle temporelle est rompue par l'inversion du geste.
La douleur à l'oreille devient une brûlure physique réelle.
Le sang sature les fibres de son col de chemise grise.
Ce n'est plus un écho traumatique des cycles précédents.
C'est une conséquence directe de l'action présente.
Keller range la carcasse de l'arme dans sa ceinture dorsale.
Il entame la descente des marches une par une.

Chaque pas résonne avec une lourdeur nouvelle dans l'air.
Il atteint le niveau du sol jonché de débris industriels.
Ses bottes écrasent des fragments de verre et de scories.
Il marche vers la sortie bloquée par la grille rouillée.
La chaîne de fer forgé cède sans aucune pression externe.
Les maillons brisés tombent dans une flaqué d'huile irisée.
Keller franchit la limite de la ruelle du Gasoil.
Il débouche sur le trottoir de la rue principale déserte.
Le vent froid de la nuit frappe son visage en sueur.
L'air est neutre et dépourvu d'odeur de poudre brûlée.
Les lampadaires projettent des cercles de lumière sur le sol.
Keller marche vers l'est sans jamais regarder en arrière.
Le silence de la ville remplace le fracas des répétitions.
Le temps avance de manière linéaire sur le bitume froid.
La nuit continue.
La suite commence.

Chapitre 14

04:03 : Le Silence

04:03:00.

Le chiffre change sur le cadran digital.
Le cristal liquide affiche la fin du cycle.
Keller reste immobile sur la plateforme en métal.
Ses poumons se gonflent au maximum de leur capacité.
L'air entre dans la trachée avec un sifflement.
Il attend le choc cinétique dans le thorax.
Le projectile de neuf millimètres ne vient pas.
Le percuteur n'a pas frappé l'amorce cette fois.
Le silence remplace la détonation habituelle.
Keller compte ses battements cardiaques dans ses tempes.
Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq.
Le rythme est lent et régulier.
La boucle est rompue.
La plaie temporelle se referme sur le présent.
Keller baisse les yeux sur sa chemise.
Le tissu est rigide à cause du sang séché.
C'est le sang des onze morts précédentes.
Il n'y a pas de nouvelle perforation rouge.
La fibre de coton reste intacte sous le sternum.
Il serre la rampe de l'escalier de secours.
La rouille s'effrite sous ses doigts calleux.
Le métal froid transmet une vibration neutre.
Keller tourne la tête vers le toit opposé.
L'emplacement du tireur est une zone d'ombre.

La silhouette a quitté son poste de tir.
Il n'y a plus de canon pointé sur son cœur.
L'Ombre a terminé son contrat ou a renoncé.
La dette de 2012 est peut-être payée.
Keller crache un mélange de salive et de bile.
Le goût de cuivre a disparu de sa bouche.
Il regarde dans l'angle mort de la cour.
Vargas n'est plus là.
Le rat a quitté le navire avant le naufrage.
L'odeur de menthe et de tabac s'est dissipée.
Le vent emporte les dernières molécules de peur.
Keller bouge son bras gauche avec précaution.
L'épaule ne grince plus dans son articulation.
Il sent le poids de son arme contre ses lombaires.
L'acier du canon appuie sur sa colonne vertébrale.
C'est un poids réel dans un monde réel.
Le tube fluorescent au-dessus de lui grésille.
Le gaz à l'intérieur s'agite une dernière fois.
Le filament claque dans un bruit sec.
L'obscurité tombe sur la ruelle du Gasoil.
Keller attend que ses pupilles se dilatent.
Les formes géométriques des bennes à ordures émergent.
Le béton poreux absorbe la faible lueur lunaire.
Il entame la descente du premier palier.
Ses bottes de cuir frappent la grille métallique.
Le son est mat et définitif.
Il n'y a pas d'écho fantôme des boucles passées.
Il descend les marches une par une.
Ses genoux supportent son poids sans faiblir.
Il atteint le deuxième niveau de l'escalier.
Il s'arrête pour écouter les bruits de la ville.

Un moteur tourne au loin sur le périphérique.
Une sirène de police gémit à quatre kilomètres.
Ce sont des sons linéaires et non répétitifs.
Le temps s'écoule à nouveau comme un fluide.
Keller arrive au bas de la structure en fer.
Ses pieds touchent le sol jonché de débris.
Il marche sur des fragments de verre pilé.
Le craquement sous ses semelles est net.
Il traverse la flaque d'huile irisée au centre.
Le liquide noir ne reflète plus son visage mort.
Il se dirige vers la sortie de la ruelle.
La grille en fer forgé barre toujours le passage.
La rouille a dévoré les gonds depuis des décennies.
Keller pose ses mains sur les barreaux froids.
Il pousse avec l'épaule droite.
Le métal gémit sous la pression physique.
La chaîne de sécurité cède brusquement.
Les maillons brisés frappent le bitume.
Le bruit résonne contre les murs de briques.
Keller franchit le seuil de la zone industrielle.
Il débouche sur le trottoir de la rue principale.
L'asphalte est gris sous les lampadaires jaunes.
L'air est chargé de particules de charbon.
Il respire cette pollution avec une précision clinique.
Chaque molécule d'oxygène est une victoire.
Il vérifie sa montre une seconde fois.
04:07:12.
Le chronomètre ne revient pas en arrière.
Le passé reste derrière lui dans la ruelle.
Keller marche vers l'est en direction des docks.
Ses pas marquent un rythme de métronome.

Il ne regarde pas par-dessus son épaule.
Il n'y a plus d'Ombre dans son angle mort.
Il n'y a plus de Vargas pour vendre sa peau.
Il n'y a que le mouvement des jambes.
La contraction des muscles des mollets.
L'extension des tendons d'Achille.
Il passe devant un entrepôt de stockage de bois.
L'odeur de la sève coupée remplace celle du plomb.
Il s'arrête devant une vitrine de magasin fermée.
Son reflet lui renvoie l'image d'un homme usé.
Le nez cassé est une bosse sombre sur son visage.
Ses yeux sont des fentes entourées de rides.
Il ressemble à un boxeur après quinze rounds.
Il est debout mais il est marqué par le combat.
Il sort un paquet de cigarettes de sa poche.
Le papier est froissé par les manipulations.
Il en tire une avec ses lèvres sèches.
Il actionne son briquet en métal brossé.
La flamme est stable dans l'air nocturne.
La combustion du tabac produit une fumée grise.
Il inhale la nicotine jusqu'au fond des poumons.
Le produit chimique calme ses terminaisons nerveuses.
Il rejette la fumée par les narines.
Le nuage se dissipe rapidement dans le vent froid.
Keller reprend sa marche vers le port.
Les grues de chargement se dressent comme des squelettes.
Elles découpent le ciel sombre de la zone portuaire.
L'eau du bassin est une masse d'encre immobile.
Il atteint le quai numéro quatre.
Le silence est total dans cette partie de la ville.
Les machines sont à l'arrêt pour la nuit.

Keller s'assoit sur une bitte d'amarrage en fonte.
Le contact du métal traverse son pantalon.
Il regarde ses mains calleuses dans la lumière.
Elles sont vides de toute arme ou outil.
Il sent la fatigue traumatique envahir ses membres.
Son cœur a supporté douze cycles de mort imminente.
Le muscle cardiaque ralentit enfin sa cadence.
La tension artérielle redescend vers la normale.
Il ferme les yeux pendant quelques secondes.
Il ne voit pas de tunnel ou de lumière blanche.
Il voit uniquement le noir de ses paupières.
Il rouvre les yeux sur l'horizon de béton.
Une lueur blafarde apparaît à l'horizon.
L'aube commence à filtrer à travers la brume.
Le soleil n'est pas encore visible.
C'est une simple décoloration du ciel noir.
Le bleu sombre devient un gris de plomb.
Keller jette son mégot dans l'eau du bassin.
Le petit point rouge s'éteint avec un pschitt.
Il se lève avec une raideur dans les lombaires.
Il doit trouver un endroit pour nettoyer sa chemise.
Il doit effacer les traces des boucles précédentes.
Il marche le long du quai vers le nord.
La ville commence à s'éveiller loin d'ici.
Les premiers camions de livraison démarrent.
Le bruit des moteurs est un signal de vie.
Keller n'est plus une panne mécanique.
Il est un rouage qui tourne à nouveau.
Le temps linéaire est une ligne droite.
Il suit cette ligne sans dévier de sa trajectoire.
Ses bottes frappent le sol avec régularité.

Il quitte la zone industrielle par le pont.
Le métal du pont vibre sous ses pas.
Il ne court pas.
Il ne se cache pas.
Il avance simplement dans la durée.
La nuit est terminée.
Le cycle est mort.
Keller est vivant.
Le silence s'installe définitivement.

FIN

Merci d'avoir lu "Trente Secondes Pour Crever"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)